

Eaux promises

Porfirio Mamani Macedo

Volume 44, numéro 1 (255), février 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32945ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Macedo, P. M. (2002). Eaux promises. *Liberté*, 44(1), 14–18.

Eaux promises

Porfirio Mamani Macedo

traduit de l'espagnol (Pérou) par Max Ahau

Fenêtre

Près de la mer, une fenêtre pour regarder la mer. La nuit tombe, boueuse. Boueux aussi le cœur d'un inconnu qui se demande l'heure qu'il est, quelque part, pressentant déjà le jour. Ses malheureux rêves, parmi les rues en ruine, sont inondés de peine et de douleur. Ses yeux désespérés, au milieu du jour, se ferment pour supporter le temps. La poussière se pose sur son corps pendant qu'il dort. Le jour achevé, il s'assoit sur une pierre orpheline, près d'un fleuve. Il ne veut rien voir, mais il voit les oiseaux blessés qui s'approchent au crépuscule. Il regarde aussi, dans le reflet de l'eau qu'il parcourt, entre les étoiles et la lune, son profil désordonné, ses yeux noirs qui le regardent se regarder.

Mort

Je ne cherche plus rien dans ton regard. Tu fais demi-tour et voyant que je m'approche par-derrière, tu t'éloignes indifférente. Par la ligne qui est infinitude, je demande si c'est toi. L'après-midi me prend dans ses bras et un tremblement de sensations m'emporte vers un fleuve où demeurent de terribles solitudes. Marchant dans la boue que produit la mer, je me répète les lettres de l'alphabet sans pouvoir construire le mot qui me sauvera. Aucune voix ne m'accompagne à travers les sentiers qui croissent dans les montagnes, ni à travers les chemins étroits qui s'ouvrent parmi les bois touffus, ni même parmi les nuits et les rêves.

Silence

Silence non désiré, tu me poursuis encore comme un coup de tonnerre qui fuit l'enfer. Je ne rencontre même pas à travers ce terrible labyrinthe le désert absolu où abriter mon ombre infortunée. Les pas gris que je fais et qui m'attendent, rue après rue, sont des épines qui emmêlent mon âme. Ne cherche rien sur mes lèvres quand, l'après-midi achevé, tu me demandes quelque chose que tu ignores. Monte seulement sur une pierre pour me voir passer, sûrement muet, sans un mot, sans un adieu. Aujourd'hui je ne veux rien te rappeler.

La voix

Une fois encore je dois écouter la triste voix dans le désert. Je l'ai trouvée prenant le soleil sur le sable près d'une dune que le vent sculptait. La voix était un silence infini qui roulait de ton front, infatigable.

(sans titre)

Tes paroles restent en moi au fond de chaque nuit. Je tourne au coin de la rue et je ne trouve pas. Tu t'es fondue dans l'os de l'ombre. J'écoute des pas dans les flaques d'eau comme des coups de fouet qui meurent dans chaque corps infortuné. Je m'arrête, mais le vent me restitue le souvenir, le son, l'écho, la poussière dans mon regard. Je ne cherche plus l'autre rive. Je dois seulement naviguer sur ce large fleuve qui m'emporte. La main implacable de la veille recueille les pierres qui doivent me servir plus tard quand je devrai passer à travers le même labyrinthe. Sans peur je monte dans ma barque et je rame, car partout il y aura un rêve qui m'attendra. Là-bas, je vais avec ma voile, parmi les traces fraîches effacées par le temps.

Né à Arequipa (Pérou) en 1963, Porfirio Mamani Macedo réside actuellement à Paris. Il a publié, entre autres, un recueil de poésie intitulé *Début de la promenade* (Encres vives, 2000) et le récit *Les vigies* (L'Harmattan, 1997). Les poèmes ici présentés sont extraits du recueil *Eaux Promises* (à paraître).